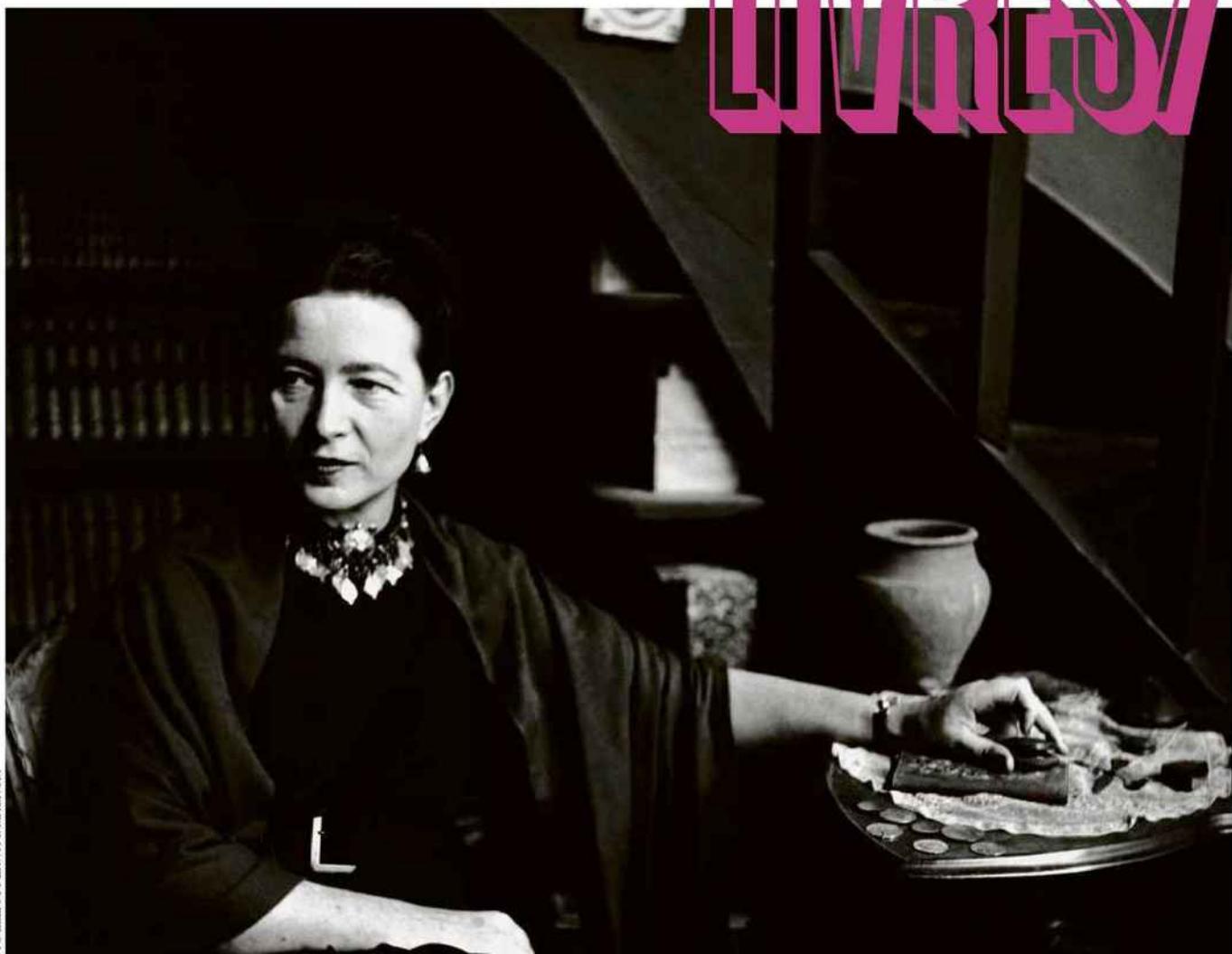




Page 37 : François Muratet / La guerre d'Algérie, la fleur au fusil
Page 40 : Willa Cather / «Comment ça s'écrit»

LIVRES



Simone de Beauvoir, chez elle à Paris, en 1949. PHOTO ELLIOTT ERWITT, MAGNUM

«Elle restait quelqu'un de tendre et d'intense» Rencontre avec la fille de Simone de Beauvoir

Recueilli par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Simone de Beauvoir entre dans la Pléiade par le récit qu'elle a fait de sa vie. La philosophe, théoricienne du féminisme, militante anticolonialiste, a voulu d'abord

être un écrivain. Avant les romans, ce sont les écrits autobiographiques qui inaugurent cette publication en deux tomes sur papier bible. Ils embrassent un cycle mémoriel de vingt-cinq ans, entamé en 1956 avec la rédaction des *Mémoires d'une jeune fille rangée* jusqu'à la parution de *La Cérémonie des adieux*, en 1981, un après la mort de Sartre. Dès l'âge

de 18 ans, la jeune Simone entame un journal intime qu'elle poursuivra quasiment toute son existence. C'est la volonté de parler de la douleur liée à la disparition de son amie Zaza qui va lui faire concrétiser ce désir d'écriture de soi avec la conviction d'intéresser le plus grand nombre. Le premier volet, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, apparaît comme son

livre le plus vendu depuis sa sortie en octobre 1958 (930 033 exemplaires), juste devant le révolutionnaire et iconique *Deuxième Sexe* paru en mai 1949 (856 234). Il se trouve au programme de l'agrégation de lettres modernes 2019, une première pour un écrit du Castor. De quoi réjouir sa fille adoptive Sylvie Le Bon de Beauvoir qui, de- Suite page 34



Rencontre avec la fille de Simone de Beauvoir

Suite de la page 33 puis sa disparition le 14 avril 1986, veille jalousement à l'édition de son œuvre. Entretien.

Pourquoi avoir commencé par les récits autobiographiques ?

Ce projet autobiographique a accompagné toute la vie de Simone de Beauvoir. Le titre – *Mémoires* – répond aussi à l'esprit dans lequel elle l'écrit. Ce n'est jamais autocentré. Si elle parle d'elle, c'est une façon de parler des autres et de parler du monde. Il y a un va-et-vient vraiment constitutif de sa personne. **Elle a rêvé, écrivez-vous dans «l'album» de la Pléiade, de «ressusciter la petite fille envers laquelle elle se sentait une dette», mais ressent aussi «le besoin de dissiper les malentendus sur ce qu'elle est».**

Elle ne se reconnaissait pas dans l'image qu'avait d'elle un certain public. Elle en parlait d'ailleurs avec humour : soit on la voyait comme une sorte de cheftaine austère, soit comme une sorte de débauchée, dansant nue sur des tonneaux. Elle a voulu se faire connaître telle qu'elle est dans sa vérité. Elle se sentait aussi une dette envers son enfance heureuse, qui lui a donné une force et un optimisme vitaux qui ne l'ont jamais quittée. Parfois elle me disait : «*Vous savez, on est ce qu'on a été à 5 ans.*» Elle voulait ressusciter cette petite fille encore vivante en elle et qui avait pourtant disparu. C'est lié à quelque chose de très profond : ce sentiment intense qu'elle avait du temps, de l'instant qui a été et qui n'est plus, pourtant qui a été et existe à jamais.

Elle ne dit pas tout pourtant.

Exactement tout, non, parce qu'elle dit avoir été retenue par un devoir de discrétion envers certains intimes. Elle n'a pas pu rendre justice à Jacques Laurent Bost, à son amour pour lui, et à l'intimité qu'ils ont eue ensuite durant le reste de leur vie. Elle n'en a pas parlé à cause de son amie Olga qui était liée à Bost. Elle n'a pas pu tout dire, mais elle n'a pas menti. Elle a parlé de l'essentiel, de son attitude envers la vie, de ce qu'elle en attendait. Le devoir qu'on a aujourd'hui c'est de compléter ce qu'elle n'a pas pu dire. J'ai com-

mencé avec la publication de sa correspondance avec Bost. Elle me disait souvent en me montrant des placards chez elle : «*Il y a ci, il y a ça... Moi je ne peux pas, je ne publierai pas. Vous si vous voulez, vous le ferez.*» C'était une indication.

Comment regardez-vous ces trente ans d'édition ?

Cela m'a chargée d'un devoir mais a été aussi un salut personnel parce que sa disparition a été un écroulement. Ce qui m'a ancrée, c'est que j'ai senti que j'avais quelque chose à faire, que c'est pour ça qu'elle m'avait adoptée. J'ai commencé à le faire pour le bonheur de la retrouver quand je tapais un journal ou une correspondance. C'était une façon d'être toujours avec elle. Puis après j'ai pensé qu'il fallait éditer de manière professionnelle. J'en suis très heureuse, même si ça m'expose aux coups. Les attaques qui l'atteignent m'atteignent directement. Mais c'est inévitable.

Avait-elle programmé une parution de ses inédits ?

Dans un sens, elle m'a aiguillée parce qu'elle avait envisagé de publier les lettres à Nelson Algren. Elle les avait fait venir des Etats-Unis, où elles sont la propriété d'une université, et avait commencé à les relire dans le but de les publier. J'ai simplement continué le projet. **Et pour le reste, avait-elle donné des indications ?**

Il y a des écrits qu'elle ne voulait pas publier de son vivant. Elle les avait conservés et ce qu'elle m'en avait dit était tout à fait clair. Ses archives nous ont d'ailleurs servi à illustrer l'album Pléiade. Elle conservait aussi les manuscrits de ses romans de jeunesse, écrits entre 1930 et 1940, avant *l'Invitée*. Je trouverais intéressant de les mettre en annexe d'une édition de ses romans.

Quant à son journal après les années de guerre...

Il est inédit et considérable. Il va de 1945 à 1980. Il aurait pu constituer un pendant aux *Mémoires*. Ce n'était pas envisageable dans la Pléiade vue son envergure. Nous en avons publié des extraits «autour» des textes eux-mêmes. Je n'ai terminé qu'il y a deux ou trois ans de tout transcrire. J'ai accéléré

quand le projet de la Pléiade a été certain, il y a cinq ans. Le journal m'a beaucoup servi évidemment pour la chronologie. J'ai tout déchiffré à part deux ou trois mots qui résistent obstinément. C'est une écriture extrêmement rapide, avec des abréviations. Je tiens ici à remercier toute l'équipe qui, sous la direction de Jean-Louis Jeannelle et Eliane Lecarme-Tabone, a permis de mener à bien cette considérable édition.

Claude Lanzmann dit qu'elle avait besoin de tout dire du fait d'une angoisse qui l'habitait.

Ce n'est pas faux. Elle a un amour de la vie qui fait qu'elle a vécu intensément l'instant, mais en même temps, elle a le sens – c'est ça l'angoisse – que cet instant va périr. Que sa propre vie va finir aussi. D'ailleurs cela explique le projet autobiographique. C'est une lutte contre le temps. Naturellement, elle ne croyait pas en une autre vie que celle-ci sur cette terre.

La mort de Zaza n'a-t-elle pas accentué tôt cette inquiétude ?

Cette tragédie de son amie de jeunesse qui meurt brutalement à 21 ans du fait d'être femme, dans les conditions particulières de son milieu, l'a marquée profondément. Elle a essayé cinq ou six fois de la ressusciter avant de trouver le ton et le mode littéraire adéquats dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Claude Lanzmann a vendu ses lettres d'amour à Yale. Vous dites que vous étiez prête à les publier, lui dit le contraire.

Dès 2008, lors d'une émission de Jean-Pierre Elkabbach, on en a parlé. J'ai tout de suite dit oui. J'attends les manuscrits depuis dix ans. Il a retourné la situation en prétendant que je ne veux pas les publier. C'est faux. Je suis là pour publier. C'est peut-être aussi pour justifier cette vente à une riche université américaine alors que Simone de Beauvoir souhaitait que ses manuscrits soient donnés par ses amis à la Bibliothèque nationale de France. La BNF a des moyens financiers limités, elle a manqué plusieurs manuscrits comme *les Belles Images*, acquis par le Musée des lettres et des manuscrits, et désormais sous séquestre. ●●●



Simone de Beauvoir,
avec Sylvie Le Bon de Beauvoir
(à gauche), lors d'une
manifestation féministe,
en 1973, à Vincennes.
PHOTO JANINE NIEPCE, ROGER-VIOLLET





●●● **Vous avez d'autres correspondances inédites ? Celle avec Merleau-Ponty ? Avec Olga ?**

Je n'ai que le côté Merleau-Ponty. Ils ont cessé de correspondre en 1930, mais après les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, il lui a écrit une lettre très belle, qu'on a publiée, dans laquelle il lui dit : «*Vous êtes la seule que je ne blâme jamais dans mon cœur. Oui vous parlez sévèrement de moi, j'ai l'air d'un niais mais je l'étais à l'époque.*» Avec Olga, son élève, l'échange est charmant, elle la soutient, l'encourage.

Et avec sa sœur ?

Ah oui, sa sœur et sa mère ! Les lettres ont été mises en vente par l'héritier de sa sœur chez Christie's il y a trois ou quatre ans et la maison m'a prévenue. Je me suis précipitée, je les ai datées et ils m'ont donné des photocopies en contrepartie. J'ai tout retranscrit, c'est très amusant, surtout les lettres à sa mère. Simone de Beauvoir lui raconte tout, mais comme Sartre dans ses récits. Quand ils voyagent tous les deux, elle écrit par exemple : «*Je suis allée au Maroc.*» Ils n'étaient pas mariés, donc pour madame de Beauvoir... Sartre ou qui que ce soit d'autre, c'est toujours «je». Elle ne parle pas non plus de Nelson Algren à sa mère qui a fini par accepter Sartre : ils n'étaient pas mariés mais enfin c'était sérieux. Mais Algren, là non, et puis Bost pas question : elle aurait été choquée. Quant à la correspondance avec sa sœur, comme elles n'étaient pas proches, c'est plus extérieur, plus superficiel, tout en ayant son intérêt. Quand les mémoires ont paru, sa sœur est tombée des nues : «*Je ne connaissais rien de toi, tu ne me disais rien.*» Simone lui répond avec sincérité : «*Oui, tu es ma petite sœur, tu resteras ma petite sœur. Et une petite sœur, ce n'est pas une amie. C'est pour ça que je ne t'ai pas parlé d'Algren.*»

Avez-vous le projet de publier toutes ces correspondances ?

Je pense que oui. J'ai tout arrêté sauf les transcriptions, au profit de la Pléiade. La chronologie m'a pris dix ans, parce que j'ai voulu tout refaire de première main. Je me suis aperçue qu'il ne fallait se fier à personne. Les gens copient les erreurs des autres, les erreurs s'invitent... Quant à Simone de Beauvoir, elle avait moins de documents que moi et écrivait souvent selon sa mémoire affective. Ainsi, dans *la Force des choses*, elle déplace le dîner avec Cocteau et Colette de deux ans. Quand j'ai publié les lettres à Algren, je suis tombée sur l'une d'elles qui dit : «*Hier soir, j'ai dîné avec Colette et Cocteau...*»

Ce n'était pas dans son journal ?

A cette époque-là, elle ne tient pas de journal. Il fallait tout vérifier. C'est passionnant. Cela m'a entraînée souvent très loin, pour un seul article, je suis allée à Milan. Ça a un côté enquête policière. Et quand on obtient des coupements, on jubile.

Et vous-même, avez-vous eu une correspondance avec elle ? Et imaginez-vous de la publier ?

Oui, on s'écrivait, surtout quand elle voyageait, parce que sinon on se voyait tout le temps. C'est ma vie, et je voudrais encore que cela m'appartienne à moi toute seule pendant un temps. C'est un peu le même scrupule

qu'elle avait pour ses lettres à Sartre, vous voyez.

Dans la Force de l'âge, Simone de Beauvoir rêve d'«une radicale entente», était-ce le cas de votre relation ?

Elle plaisantait souvent en disant, trop gentiment, que j'étais sa réincarnation. Elle voulait dire qu'on avait les mêmes défauts, une espèce de jusqu'au-boutisme, d'extrémisme, maîtrisé chez elle. Mais moi à l'époque, c'était Saint-Just. Et dans notre sensibilité, dans notre appréhension des choses, il y avait des affinités, ça ne s'explique pas plus qu'on n'explique réellement un amour. Elle s'amusait de retrouver chez moi des défauts qu'elle avait combattus en elle. Une certaine violence dans les prises de position, un manque de nuance qu'elle me reprochait. «*Ah, vous ne pensez qu'à juger les gens, vous feriez mieux d'essayer de les comprendre.*» Depuis j'ai progressé...

Vous n'aviez pas forcément envie d'être adoptée. Qu'est-ce qui vous a convaincue ?

Elle ne voulait surtout pas que sa sœur se mêle de son œuvre, ni sa famille. Comme nous nous sommes connues pendant vingt-six ans, elle a estimé que j'aimais et comprenais son œuvre, et elle a voulu me la confier. J'étais d'accord, en tant qu'amie. Elle me disait : «*Mais vous n'aurez aucun droit.*» Quand elle a parlé d'adoption, j'ai tiqué parce que nous n'avions pas du tout un rapport mère-fille. Mais quand est arrivée la mort de Sartre, j'ai changé d'avis. En 1981, elle m'a donc adoptée et j'en remercie le ciel tous les jours. Regardez la difficulté que j'ai déjà dans certains cas à faire valoir mes droits, imaginez si je n'en avais pas.

Cette adoption ne vous mettait pas dans une situation compliquée par rapport à votre propre famille ?

J'ai expliqué à ma mère, un peu jalouse quand même, que c'était un procédé juridique pour gérer une œuvre littéraire. Je lui ai dit : «*Je ne vous renie pas, loin de là.*» Et j'ai voulu m'appeler Sylvie Le Bon de Beauvoir. J'avais retrouvé un bon rapport avec ma mère et j'en suis bien contente maintenant qu'elle n'est plus là. On a toujours des remords, mais bon... plus ou moins. Pour ce qui est du poids de cette gestion littéraire, je ne me rendais pas du tout compte de ce qui m'attendait. Simone

«*Toute son œuvre est un effort de démystification. [...] C'est en 1985 qu'elle dit dans une interview vouloir écrire sur sa sexualité, la sexualité des femmes en général et toutes les histoires qu'elles se racontent soit pour mentir ou se magnifier, soit au contraire pour se brimer, se refouler.*»

de Beauvoir encore moins.

Vous avez aujourd'hui un an de moins qu'elle à sa mort. Qui prendra la suite après vous ?

J'ai pris des dispositions, c'est mon devoir. J'avais dit qu'à 75 ans je ferais un testament, je l'ai fait. Le rapport que j'ai eu à Simone de Beauvoir est unique, je ne peux pas espérer retrouver ça. Les personnes peuvent disparaître aussi. Donc il vaut mieux compter sur un collectif, une structure.

Lui connaît-on d'autres histoires d'amour après Lanzmann ?

C'était avec moi l'histoire... D'ailleurs Lanzmann m'a dit en 1986 d'un ton indéfinissable : «*Elle n'en avait plus que pour toi.*» Elle avait une conception très personnelle du temps et de l'âge auquel on pouvait avoir des histoires d'amour. Et après Lanzmann, elle s'était barée. C'était son idée, moi je ne la partageais pas. Elle avait décidé que pour l'amour physique, elle était trop vieille. Je lui ai demandé quand, pour la première fois, elle avait estimé être vieille. Elle m'a dit : «*A 13 ans.*» Sans doute que c'est justement à 13 ans qu'elle a pris conscience du temps qui s'anéantissait à jamais. En revanche, elle avait toujours cherché à revivre l'intimité avec une femme, une amitié comme avec Zaza. Elle restait quelqu'un de chaleureux, de tendre et d'intense. Sa vie n'était pas finie, loin de là, elle était très active sur tous les plans et très entourée d'affection.

Elle voulait écrire sur la sexualité sans rien ménager. Avait-elle commencé ?

Malheureusement, non. Elle m'en parlait. Elle aurait voulu y aller à fond sans aucun mensonge. Il s'agit toujours de son goût de démystifier, d'atteindre des vérités. Toute son œuvre est un effort de démystification. Elle avait publié *la Cérémonie des adieux*, puis *Les Lettres au Castor*, cela nous amène déjà en 1983. C'est en 1985 qu'elle dit dans une interview vouloir écrire sur sa sexualité, la sexualité des femmes en général et toutes les histoires qu'elles se racontent soit pour mentir ou se magnifier, soit au contraire pour se brimer, se refouler.

Elle n'a pas poursuivi son journal après 1980 ?

Après Sartre, non. Il s'arrête juste avant sa mort. Elle a eu ensuite une compulsion d'écriture, pour *la Cérémonie des adieux*, comme après la mort de sa mère. Pour sauver les dix dernières années de Sartre. Il y a quelques lettres où elle parle un peu d'elle. On vient de m'en envoyer il y a à peine trois jours. J'ai été très frappée parce qu'il y en a deux de 1986 dans lesquelles elle parle d'elle. Elle écrit : «*Je vais très bien, je suis en bonne santé, je me fatigue juste plus vite à marcher, mais je suis très entourée. Je suis très active, je fais ci, je fais ça.*» Et ajoute : «*Pour l'instant, je n'écris pas.*» C'était au début de 1986. Je l'ai immédiatement imprimée et jointe à son journal. Elle dit «*pour l'instant*», donc elle avait bien l'intention de s'y remettre.

Vous êtes encore très émue trente ans après.

Ce ne sont pas des souvenirs, vous comprenez, cela m'habite. Le temps n'est rien dans un certain sens, mais hélas, aussi, c'est beaucoup. ◀

Lire aussi sur Libération.fr le compte rendu de l'exposition *Hélène de Beauvoir*